

LA TUNISIE ET LES BOTTES DU CÉSARISME EN HIVER

Par Amir Taheri 28/01/2011 Asharq Alawsat - Journal arabe de Londres

Parlez-en à des Tunisiens ces jours-ci, et vous risquez d'entendre une chose : c'est la faute de Ben Ali. Tout au long de la journée, la télévision tunisienne a diffusé une série d'extraits dans lesquels différents personnages vont devant la camera, sourires aux lèvres, avant de se déchaîner dans un torrent d'injures contre Ben Ali. Ces personnes ont été ministres, gouverneurs provinciaux, chefs de grandes entreprises publiques, journalistes les plus connus, ambassadeurs et autres hauts fonctionnaires, jusqu'à ce qu'il y a quelques semaines, ils viennent frapper aux portes du studio de télévision pour rejoindre le concert des plaintes.

Dans de brèves apparitions, les restes du clan du premier dictateur, Habib Bourguiba, se sont mis à se plaignent aussi d'avoir été déposés par Ben Ali. Je suis presque tombé à la renverse, l'autre jour, lorsque le chef d'état-major des forces armées, en costume militaire, a rejoint le chœur. La chose est devenu presque ridicule, lorsque le président français Nicolas Sarkozy a emboîté le pas de tous, en exprimant sa dénonciation de Ben Ali.

Le Ben Ali dont on parle et que l'on blâme n'est autre, bien sûr, que le Président Zine Al-Abedin Ben Ali qui, quelques semaines encore auparavant, était porté aux nues par les mêmes personnes qui aujourd'hui le vilipendent.

Si la Tunisie a un si grand nombre de diplômés de l'université, c'est grâce à Ben Ali. Si la Tunisie jouit d'un exceptionnel taux de croissance économique, c'est aussi grâce à Ben Ali. Merci à Ben Ali aussi si la femme tunisienne peut apparaître en public dans la robe de son choix, sans crainte de recevoir des jets d'acide. Devinez qui a fait en sorte que la Tunisie ne croule pas sous la dette. Eh bien, c'est Ben Ali à nouveau. Et qui a créé la plus grande classe moyenne existant en Afrique du Nord? Encore une fois, Ben Ali!

L'épisode actuel me rappelle deux poèmes. Le premier est du diplomate anglais Sir Thomas Wyatt du 17^e siècle. Écrit quand il avait été banni du pouvoir, il commença par cette ligne inoubliable: *"Ils me fuient maintenant, ceux qui autrefois me cherchaient!"*

Le second est écrit par le poète allemand Bertolt Brecht :

"Ils disent que César a franchi le Rhin en hiver.

Il l'a fait. Mais n'y avait-il pas quelqu'un pour lui cirer les bottes ?"

Le poème de Wyatt montre bien le caractère éphémère du pouvoir temporel. Tant que vous êtes au pouvoir, de nombreuses personnes, la plupart peut-être, vous cherchent et chantent vos louanges. Une fois que vous êtes hors du pouvoir, toutefois, vous êtes rejeté et dénigré.

Le poème de Brecht exprime l'idée selon laquelle l'histoire est écrite par les vainqueurs, alors que pour les perdants ils ne leurs restent que le recours à la nostalgie, l'opium du vaincu.

Dénoncer l'ensemble des manques de la Tunisie de Ben Ali est une image en miroir d'un culte de la personnalité qui, pendant le règne de son 23-ans, a fait de lui un surhomme. Si nous pensons que tout était de sa faute, la logique voudrait que nous lui donnions crédit pour les acquis incontestables qu'il a fait faire à la Tunisie. De même, il doit admettre que si, lorsqu'il était au pouvoir, il était l'alpha et l'oméga de tout ce qui se faisait, une fois chassé du pouvoir, il doit accepter d'être blâmer pour tout.

Avec un tel raisonnement, pirouettes de sophiste, nous nous retrouvons ne pouvons pas nous en sortir. La vérité est que tous les succès de la Tunisie, dans le dernier quart de siècle passé, n'ont pas été uniquement dûs à Ben Ali. Des millions de Tunisiens de tous horizons ont pensé, travaillé, étudié, souffert et lutté pour faire que le succès soit possible. Nous devons également nous rappeler qu'une grande partie de ce succès est imaginaire et que la Tunisie n'est pas mieux lotie que la moyenne pour les pays en développement comparables.

Dans le même temps, l'échec de la Tunisie à étendre son succès économique et social en une modernisation politique n'est pas la faute de Ben Ali seul. Petite possession dans l'Empire ottoman, la Tunisie, sous les divers beys qui se sont succédés, n'a jamais développé un potentiel démocratique. Sous le Régime français, la Tunisie a eu un aperçu d'une politique moderne et développée aux aspirations démocratiques. Toutefois, ces aspirations ont rapidement été étouffées sous le règne du "despotisme bienveillant" de Bourguiba.

Bourguiba m'a, un jour, fait l'honneur d'une visite guidée personnelle de son palais de Carthage, un somptueux édifice autrefois utilisé par les dirigeants coloniaux français. Le palais

a été transformé en musée du culte de la personnalité de Bourguiba, le Grand Combattant (Al Mujahid al-Akbar). Des dizaines de peintures et sculptures, toutes aussi médiocres les unes que les autres, racontent l'histoire de Bourguiba comme il voulait qu'elle le soit.

À la fin de la tournée, j'ai fait poliment remarquer que l'exposition ne faisait pas référence, une seule fois, au peuple tunisien. "Nous avons tout fait pour le peuple," a répondu le vieux despote. Bourguiba n'a pas compris que les gens ne voudraient peut-être pas que d'autres fassent des choses pour eux et qu'ils pourraient souhaiter gérer leurs propres affaires, y compris faire des erreurs et les payer. Ben Ali, lui aussi, a été incapable de le comprendre.

La société tunisienne, l'histoire et la culture ne contenait pas le potentiel voulu pour une société pluraliste, démocratique, un système politique de type occidental. Les régimes de Bourguiba et Ben Ali pourraient être considérés comme des formes de dictature molle par rapport aux régimes de l'Irak, de la Syrie et de la Libye. En Amérique latine, les deux types de régime despotique se distinguent par un jeu de mots. Les dictatures sont appelés soit soft "dictablanda" ou «dictature fade». Les dictatures dures sont appelées "dictadura".

Les régimes de Bourguiba et Ben Ali appartenait à la catégorie de "dictablanda". Cela ne signifie pas qu'ils aient été recommandables. Ils ont été vraiment des régimes peu recommandables, enlisés dans la corruption et, finalement, basés sur la violence. Toutefois, les deux régimes ont été renversés avec une relative facilité. Cette relative facilité peut être une menace pour les espoirs de la Tunisie future, pour créer un système pluraliste.

Le chute de Ben Ali a été dénommé «La Révolution des Jasmins". Cette illusion poétique peut induire en erreur les Tunisiens en leur faisant croire qu'une révolution n'est rien de plus qu'une garden-party, avec le parfum de jasmin embaumant l'air. De nombreux Tunisiens, dont certains revenant d'exil, sont devenus des révolutionnaires, après s'être fabriqués des histoires sur leurs sacrifices supposés.

Je n'aimais ni Bourguiba ni Ben Ali, le plus ancien moins que le dernier. Bourguiba a très mal pris, après une visite à Tunis, que j'écrive un article le critiquant. Ben Ali est allé plus loin et m'a interdit le territoire de la Tunisie après que j'ai dénoncé sa prise de pouvoir, dans une interview à la radio française Europe 1.

Néanmoins, je n'ai jamais cru que l'échec de la Tunisie à imiter le modèle méditerranéen de développement politique, comme en Espagne, le Portugal la Grèce et Malte, ait été dû à la seule existence d'un dictateur. Ce qu'il faudra, c'est une campagne contre le petit dictateur qui réside dans presque tous les Tunisiens. Bourguiba et Ben Ali n'aurait pas pu réussir à maintenir un demi-siècle de dictature tout seul.

Qui a commandé et organisé leurs armées, leurs forces de police et leurs services de sécurité ? Qui leurs a servi de ministres et d'ambassadeurs? Qui a rédigé toutes ces colonnes dans les journaux avec tant de louanges? Qui les a aidés à amasser et gérer de telles fortunes ? Qui a peint tous ces horribles portraits du dictateur, et qui les a collés sur les murs de chaque magasin à Tunis? Qui étaient ces dizaines de milliers de personnes qui se sont rendus, chaque fois qu'ont les a invitées, à manifester en faveur du dictateur? Et que dire des millions de personnes qui, depuis 54 ans, ont voté dans chaque élection truquée, les unes après les autres ?

En reprenant les mots de Brecht : "qui a ciré leurs bottes en hiver?"

Amir Taheri (né le 9 Juin 1942, Ahvaz) est d'origine iranienne; il a fait ses études à Téhéran, Londres et Paris. Il a été directeur et rédacteur en chef de "Kayhan", (qui signifie Univers) de 1972 à 1979. Deux figures très connues de la gauche iranienne, Khosrow Golsorkhi, exécuté à l'époque du Shah, et Rahman Hatafi, qui mourut en prison après la Révolution islamique, étaient des journalistes de Kayhan.

Ses écrits se concentrent sur les affaires du Moyen-Orient et des sujets liés au terrorisme islamiste. Il est chroniqueur pour de nombreux journaux : Asharq Al-Awsat, International Herald Tribune, The Wall Street Journal, le New York Times, Times Pakistan Daily.